

Le roi qui préparait la paix

LOUIS GAGNON, *Louis XV et le Canada 1743-1763, Québec, Septentrion, 2014, 185 pages*

Benoît Grenier

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, B. (2015). Compte rendu de [Le roi qui préparait la paix / LOUIS GAGNON, *Louis XV et le Canada 1743-1763*, Québec, Septentrion, 2014, 185 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 26–27.

LE ROI QUI PRÉPARAIT LA PAIX

Benoît Grenier

Professeur au département d'histoire, Université de Sherbrooke

LOUIS GAGNON
LOUIS XV ET LE CANADA
1743-1763

Québec, Septentrion, 2014, 185 pages

Après avoir publié en 2011 chez le même éditeur *Louis XIV et le Canada* (voir recension *Cahiers de lecture*, Été 2011), Louis Gagnon nous propose une suite logique avec *Louis XV et le Canada*. Il faut tout d'abord reconnaître que le titre est bien choisi et que la période couverte (1743-1763) est intéressante. En effet, le livre de Louis Gagnon n'est pas une biographie du roi de France, ni une histoire du Canada à l'époque de Louis XV. C'est bien un essai sur la relation entre le roi et le Canada, sur la vision de la colonie par le roi, laquelle se forge et évolue au fil du temps.

L'auteur, ne pouvant connaître que partiellement le sentiment du roi à propos du Canada (ses écrits personnels ayant disparu), affirme emprunter sa méthode à l'ethnographie et à l'ethnologie, ayant parcouru les espaces et les lieux qu'il décrit dans son livre. Cela n'est pas sans rappeler l'approche privilégiée par le biographe de Champlain, l'historien David Hackett Fischer.

Gagnon nous livre un exercice d'érudition, fort d'une connaissance du contexte, des événements et des personnages de ce XVIII^e siècle entre France et Nouvelle-France. C'est là, très certainement, la principale force de cet ouvrage qui plaira aux amateurs d'histoire. Il faut cependant admettre que ceux qui prendront contact avec cette période par l'intermédiaire de cet ouvrage ne bénéficieront pas d'un regard éclairé par les travaux historiques les plus récents.

L'ouvrage se décline en six chapitres plus ou moins chronologiques, plus un épilogue, un «supplément» sur la ville de Rochefort, ainsi qu'une chronologie comparant les événements d'Europe et d'Amérique durant le règne de Louis XV. L'ensemble de l'ouvrage concourt à montrer que le règne de Louis XV fut un dilemme entre son désir de paix et la nécessité de la guerre. Louis Gagnon insiste avec raison sur cette période charnière pendant laquelle se décide le destin du Canada, période correspondant au cœur du règne du roi «Bien aimé».

Le premier chapitre s'amorce (comme l'intitulé de l'ouvrage) en 1743, année où le monarque, pourtant couronné depuis 1722, commence à régner sans premier ministre. Cette date, en pleine guerre de Succession

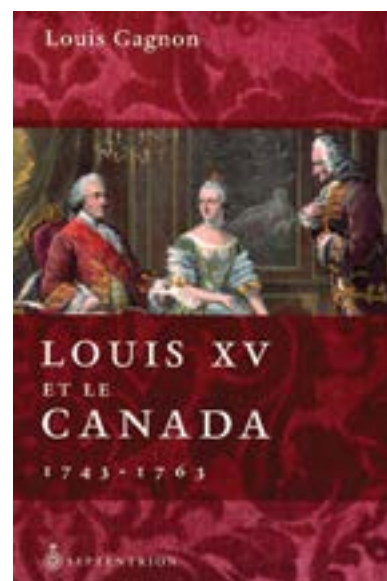
d'Autriche, marque le début du règne personnel de Louis XV; l'auteur choisit de la retenir pour amorcer l'étude du rapport entre ce roi et sa colonie du Canada. Le chapitre premier présente ce moment charnière non sans quelques retours en arrière utiles à la compréhension des lecteurs, notamment le rôle exercé par le cardinal Fleury jusqu'à sa mort en 1743.

Si l'auteur parvient à transmettre son principal message, à savoir que Louis XV a recherché la paix, l'ouvrage n'est pas si explicite, faute de sources, sur la relation entre le roi et le Canada. [...]

Bref, si je n'en conseillerais pas la lecture à des étudiants universitaires, le livre est bien écrit et pourra procurer un agréable moment de réflexion à un lectorat moins exigeant sur le plan de la démarche historique.

Au chapitre 2 intitulé «La Royale», l'auteur présente plus précisément les événements de cette guerre, notamment les forces inégales en présence sur le plan de la marine de guerre. On s'intéresse également à la prise de Louisbourg de 1745 pour terminer avec la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) qui scelle la fin de ce conflit. Au troisième chapitre («Le pari de Louis XV»), on couvre la période qui va de 1748 à 1754, soit les années d'entre-guerre pendant lesquelles le roi de France continue de manifester son penchant pour la paix. On apprend notamment le rôle joué par le marquis de la Galissonnière, autrefois gouverneur par intérim de la Nouvelle-France, dans les discussions des Conférences de Paris de 1750-1755 où l'on cherche, sans succès, à clarifier les ambiguïtés territoriales de la Paix de 1748 (réitérant celle de 1713). Ces pourparlers inaboutis conduisent toutefois à la rédaction d'un *Mémoire sur les colonies nord-américaines* qui réitère l'importance de la Nouvelle-France et de sa défense.

Le quatrième chapitre s'amorce avec le début des hostilités dans la vallée de l'Ohio en 1754 et couvre, de manière synthétique, les débuts de cette Guerre de Conquête. En



insistant sur la vision du roi, le chapitre permet de comprendre la gouvernance bicéphale de cette Nouvelle-France en guerre par un gouverneur et un commandant des forces armées. Enfin, le cinquième chapitre intitulé «La conquête de la paix» présente la fin de cette guerre à compter de 1758, alors que la situation tourne définitivement à la faveur des Anglais. On y insiste, sans originalité, sur l'influence négative que la marquise de Pompadour aurait exercée sur le roi à cette époque, de même que l'on met de l'avant l'opinion de Voltaire à propos du Canada. Le chapitre se termine par les discussions relatives à la Paix, laquelle sera concrétisée par le Traité de Paris et la cession du Canada par Louis XV. Le sixième et dernier chapitre («Le secret du roi») insiste sur l'implication personnelle du monarque dans les préliminaires de paix qui sont signés à Fontainebleau à la fin de l'année 1762 et se conclut, un peu abruptement, sur l'énigmatique «secret» qui consisterait en un plan d'invasion de l'Angleterre jamais mis à exécution, mais souhaité par le roi, à l'insu même de ses principaux ministres. L'ouvrage se termine sur un épilogue qui poursuit cette idée selon laquelle, de 1763 à 1772 «Louis XV prépare la guerre sans la faire» (p. 152).

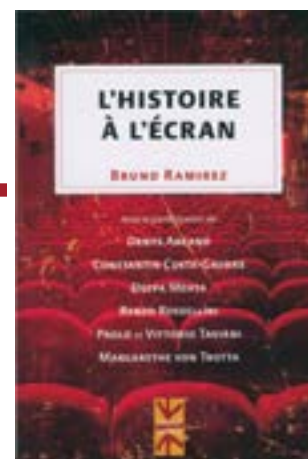
Si l'auteur parvient à transmettre son principal message, à savoir que Louis XV a recherché la paix, l'ouvrage n'est pas si explicite, faute de sources, sur la relation entre le roi et le Canada. Plusieurs chapitres (en particulier le 2^e et le 3^e) sont parsemés d'allers-retours dans le temps qui rendent la lecture difficile. Pour ceux qui attendent un travail d'historien fondé sur une compilation d'archives et d'études, la déception risque d'être grande. Les documents cités dans le livre le sont essentiellement par l'intermédiaire d'autres travaux, parfois anciens, (comme ceux de Roland Lamontagne datant du début des années 1960) et de quelques sources publiées (Charlevoix, Voltaire,

suite de la page 26



Montesquieu). Les notes de bas de pages, bien présentes, font surtout office de notes explicatives et la bibliographie est particulièrement mince, surtout en comparaison de l'index qui rappelle l'omniprésence de l'événementiel dans cette étude. Plusieurs affirmations auraient nécessité des références plus explicites pour moins faire reposer la trame sur l'érudition de l'auteur, tandis que certaines citations ne sont carrément pas accompagnées de références (p. 50). Qui plus est, en négligeant de recourir aux travaux historiques récents (sauf quelques rares exceptions), Gagnon risque fort de ne présenter qu'une vision très partielle des événements et de la société canadienne du 18^e siècle. Cela se répercute sur le propos qui semble tenir pour acquise une certaine vision de l'identité canadienne avant 1760, ce que l'historiographie récente a critiquée. Ainsi, aux pages 46 et 58, il avance l'idée d'une canadienité affirmée, allant même jusqu'à prétendre à une véritable rivalité entre Canadiens et Français. À tout le moins, aurait-il pu citer Bougainville qui, par ses

Écrits du Canada, cautionne largement cette vision. Gagnon a tout à fait le droit de prétendre à cette interprétation (laquelle demeure d'ailleurs dominante), mais il semble ignorer (du moins rien dans l'ouvrage ne le laisse voir le contraire) des ouvrages incontournables, dont *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le régime français* de Louise Dechêne (2008) qui propose une vision différente et qui évoque une « guerre de Seize ans » pour désigner la période justement étudiée par Gagnon. On aurait souhaité qu'il tienne compte de ces réflexions récentes ou encore de celles d'Alain Laberge sur les fêtes entourant en France le Traité de Paris, question de nuancer la paix « honteuse » (p. 21, 101). Enfin, on s'étonne plus encore qu'un classique comme *La Guerre de la Conquête* de Frégault, pourtant réédité en 2009 par Fides, ne figure pas à sa bibliographie. Autant de lacunes qui minimisent la valeur scientifique de cet ouvrage. Bref, si je n'en conseillerais pas la lecture à des étudiants universitaires, le livre est bien écrit et pourra procurer un agréable moment de réflexion à un lectorat moins exigeant sur le plan de la démarche historique. ❖



BRUNO RAMIREZ L'HISTOIRE À L'ÉCRAN

Montréal, les Presses de l'Université de Montréal,
2014, 333 pages

Bruno Ramirez est professeur d'histoire à l'Université de Montréal. Il est aussi un scénariste bien connu pour ses films et documentaires, dont *La Sarrasine* (1992) et *Caffè Italia, Montréal* (1985). Dans cet ouvrage, il témoigne de ses deux professions conjuguées. Selon lui, la discipline historique est une chasse-gardée tellement close qu'elle accepte rarement de voir d'autres que des historiens s'immiscer dans son domaine. Mais puisque ceux-ci ont délaissé l'espace public pour se replier sur les cercles universitaires, le cinéma a pris leur place et a fait l'éducation historique de la population. Le cinéma a beau être une industrie qui ne cherche le plus souvent qu'à faire de l'argent, certains cinéastes ont tout de même le désir de montrer le passé de la manière la plus véridique possible.

C'est le cas notamment de ceux que l'auteur interroge dans la deuxième partie de son ouvrage. Ramirez nous convie à rencontrer Paolo et Vittorio Taviani, Denys Arcand, Deepa Mehta, Constantin Costa-Gavras, Renzo Rossellini et Margarethe Von Trota. Cette section illustre de manière fort vivante le propos de la première partie, dans laquelle l'auteur discute de l'utilisation du passé par le cinéma, de ses contraintes et de ses possibilités immenses pour enseigner l'histoire.

Dès les débuts du cinéma, à la fin du XIX^e siècle, certains ont vu dans le passé un potentiel important de récits et surtout de héros nationaux, qui ont été mis en scène dans leurs films. Depuis quelques décennies, des cinéastes utilisent le passé pour parler du présent. C'est le cas entre autres de Paolo et Vittorio Taviani; ce procédé, disent-ils, leur permet de ne pas se censurer. Pour ancrer leurs personnages dans une époque réelle et rendre le récit crédible, les frères Taviani font de très nombreuses recherches. Il n'empêche que l'utilisation de la fiction ne plaît pas toujours aux historiens, qui ont tendance à refuser la part d'invention attachée au traitement d'un personnage historique dans un film de fiction. S'il n'y a pas de preuves, on ne peut pas en parler, semblent penser certains d'entre eux.

Pour convaincre du contraire, Ramirez parle de sa propre expérience de cinéaste. Ses films s'inspirent grandement de ses recherches : de son « point de vue d'historien, il s'agissait désormais de mettre la fiction au service de l'histoire » (p. 151). Un film de fiction doit reposer sur un récit accrocheur et les recherches de Ramirez lui ont permis de bâtir une histoire à la fois crédible et pourvue d'une valeur narrative. L'historien en lui a dû faire quelques compromis, par exemple de couper dans les informations trop longues ou inutiles pour l'intrigue. Mais comme Costa-Gavras le dit dans la seconde partie du livre, on peut, malgré ce

genre de coupures, garder « l'éthique des événements, [...] l'éthique des personnages » (p. 267). Si les cinéastes ne montrent que ce qui est vérifié et vérifiable, ils font du documentaire, alors qu'ils veulent aussi faire de la fiction. Pour Ramirez, l'important c'est la plausibilité des faits qu'on montre à l'écran. Grâce aux recherches effectuées, le cinéaste peut donc recréer l'époque et même raconter l'histoire d'un personnage historique tout en gardant plausibles les séquences inventées. C'est pourquoi la recherche historique est importante pour les cinéastes que Ramirez appelle des « historiens occasionnels » (p. 77). La force du cinéma, c'est qu'il peut nous plonger dans une époque, un univers parfois totalement inconnu en seulement quelques minutes et nous le rendre réel, ce que les monographies ne réussissent que très rarement. Le cinéma devrait donc être davantage accepté par les historiens, comme un moyen d'enseigner l'histoire.

Cet ouvrage de Bruno Ramirez fait réfléchir sur la place du cinéma dans notre société. On peut se demander jusqu'à quel point la population en général acquiert ses notions d'histoire par les films de fiction, où la rigueur n'est pas toujours de mise. Heureusement, certains cinéastes ont fait preuve de beaucoup de rigueur dans leur recherche et, malgré certains anachronismes, l'esprit de l'époque ou de l'événement y est respecté. Ramirez écrit d'une manière fluide et ses exemples aident à la compréhension. La deuxième partie, dans laquelle il discute avec divers cinéastes de l'Amérique et de l'Europe, permet de saisir comment ceux-ci ont utilisé le passé dans leurs films. À cet égard, on me permettra de dire que les entrevues avec Denys Arcand et Constantin Costa-Gavras m'ont semblé particulièrement intéressantes, parce que le premier a reçu une formation en histoire et témoigne de son propre point de vue sur le sujet, et que le second montre bien les contraintes qui empêchent les cinéastes de présenter l'histoire de manière totalement véridique.

Au total, Ramirez a écrit un ouvrage qui fera réfléchir.

Christine Provost

Candidate à la maîtrise en études québécoises, UQTR